

(sous la direction du prolétariat), et une sur-estimation de son indépendance politique. Cette double faute découle à son tour d'une sous-estimation de la force du prolétariat et de son Parti, c'est-à-dire d'une conception social-démocrate du prolétariat. Il n'y a là rien de surprenant. Toutes les nuances de l'opportunisme se fondent en dernière analyse dans une appréciation irrationnelle des forces révolutionnaires et des possibilités du prolétariat.

Combattant l'idée de la prise du pouvoir les auteurs de la lettre cherchent à effrayer le parti par les perspectives de la guerre révolutionnaire. « La masse des soldats nous soutient non pas pour le mot d'ordre de la guerre, mais pour le mot d'ordre de la paix... Si, après avoir pris le pouvoir seuls, nous en venons, étant donné la situation mondiale, à la nécessité de mener une guerre révolutionnaire, la masse des soldats s'éloignera de nous. Certes, l'élite des jeunes soldats restera avec nous, mais la masse nous abandonnera. » Cette argumentation est au plus haut point instructive. On y trouve les raisons fondamentales qui militèrent plus tard en faveur de la conclusion de la paix de Brest-Litovsk, mais qui, en l'occurrence, étaient dirigées contre la prise du pouvoir. Il est clair que la position adoptée dans cette lettre favorisait singulièrement à ses auteurs et à leurs partisans l'acceptation de la paix de Brest. Il nous reste ici à répéter ce que nous avons dit ailleurs là-dessus : ce n'est pas la capitulation temporaire de Brest prise en elle-même qui caractérise le génie politique de Lénine, mais l'alliance d'octobre et de Brest. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier.

La classe ouvrière lutte et grandit avec la conscience que son adversaire est plus fort qu'elle. C'est ce que l'on observe constamment dans la vie courante. L'adversaire a la richesse, le pouvoir, tous les moyens de pression idéologique, tous les instruments de répression. L'accoutumance à la pensée que l'ennemi nous est supérieur en force est partie constitutive de la vie et du travail d'un parti révolutionnaire à l'époque de préparation. D'ailleurs, les conséquences des actes imprudents ou prématurés auxquels le Parti peut se laisser aller lui rappellent brutalement chaque fois la force de son ennemi. Mais il vient un moment où cette habitude de considérer l'adversaire comme plus puissant devient le principal obstacle à la victoire. La faiblesse d'aujourd'hui de la bourgeoisie se dissimule en quelque sorte à l'ombre de sa force d'hier. « Vous sous-estimez les forces de l'ennemi ! » C'est là le point de ralliement de tous les éléments hostiles à l'insurrection armée. « Tous ceux qui ne veulent pas simplement dissenter sur l'insurrection — écrivaient les droitiers deux semaines avant la victoire — doivent en peser froidement les chances. Et nous considérons comme un devoir de dire qu'au moment présent sur-

tout, il serait des plus nuisibles de sous-estimer les forces de l'adversaire et de sur-estimer ses propres forces. Les forces de l'ennemi sont plus grandes qu'il ne le semble. C'est Pétrograd qui décidera de l'issue de la lutte ; or, à Pétrograd, les ennemis du parti prolétarien ont accumulé des forces considérables : cinq mille junkers très bien armés, parfaitement organisés, désirant ardemment et sachant se battre ; ensuite l'état-major, les détachements de choc, les cosaques, une fraction considérable de la garnison, puis une très grande partie de l'artillerie, disposée en éventail autour de Pétrograd. En outre, avec l'aide du Comité Central Exécutif, nos adversaires tenteront presque certainement d'amener des troupes du front. » (*Sur le moment présent.*)

Evidemment, dans la guerre civile, quand il ne s'agit pas simplement de compter les bataillons mais d'évaluer leur degré de conscience. Il n'est jamais possible d'arriver à une exactitude parfaite. Lénine lui-même estimait que l'ennemi avait des forces importantes à Pétrograd et proposait de commencer l'insurrection à Moscou où, selon lui, elle devait se réaliser sans effusion de sang. Des fautes partielles de ce genre dans le domaine de la prévision sont inévitables, même dans les conditions les plus favorables, et il est toujours plus rationnel d'envisager l'hypothèse la moins favorable. Mais ce qui nous intéresse en l'occurrence, c'est le fait de la formidable surestimation des forces de l'ennemi, la déformation complète de toutes les proportions, alors que l'ennemi n'avait en réalité aucune force armée.

Cette question, comme l'a montré l'expérience de l'Allemagne, a une immense importance. Tant que le mot d'ordre de l'insurrection était principalement, sinon exclusivement un moyen d'agitation pour les dirigeants du Parti communiste allemand, ces derniers ne songeaient pas aux forces armées de l'ennemi (Reichswehr, détachements fascistes, police). Il leur semblait que le flux révolutionnaire sans cesse montant résoudrait de lui-même la question militaire. Mais quand ils se trouvèrent placés directement en face du problème, ces mêmes camarades qui avaient considéré en quelque sorte la force armée de l'ennemi comme inexistante tombèrent du coup dans une autre extrémité : ils se mirent à accepter de confiance tous les chiffres qu'on leur fournissait sur les forces armées de la bourgeoisie, les additionnèrent soigneusement aux forces de la Reichswehr et de la police, puis arrondirent la somme (jusqu'à un demi-million et plus) et ainsi ils eurent devant eux une masse compacte, armée jusqu'aux dents, suffisante pour paralyser leurs efforts. Il est incontestable que les forces de la contre-révolution allemande étaient plus considérables, en tout cas mieux organisées et mieux préparées que celles de nos korniloviens et demi-korniloviens, mais les forces actives de la révolution allemande sont également différentes des nôtres. Le